

« Une histoire puissante sur la résilience et la compassion. »

BARACK OBAMA

MIN JIN LEE
PACHINKO

ROMAN



C

CHARLESTON

MIN JIN LEE

PACHINKO

L'histoire nous a failli, mais qu'importe.

Début des années 1930.

Dans un petit village coréen, la jeune Sunja se laisse séduire par les belles paroles et tendres attentions d'un riche étranger. Lorsqu'elle découvre qu'elle est enceinte et que son amant est déjà marié, elle est confrontée à un choix : devenir, comme tant d'autres jeunes femmes dans sa situation, une seconde épouse, une « épouse coréenne » ou couvrir sa famille de déshonneur. Elle choisira une troisième voie : le mariage avec Isak, un pasteur chrétien qu'elle connaît à peine et qui lui offre une nouvelle existence au Japon. Cette décision est le point de départ d'un douloureux exil qui s'étendra sur huit décennies et quatre générations.

Avec une justesse historique remarquable et une écriture précise et dépouillée, Min Jin Lee nous offre, à travers un siècle de relations nippon-coréennes, un hymne intime et poignant à tous les sacrifices que font les immigrants pour trouver leur place en pays étrangers.

« UN VÉRITABLE HOMMAGE
AUX GENS QUE L'HISTOIRE SEMBLE
DÉTERMINÉE À EFFACER. »

The Guardian

Traduit de l'anglais par Laura Bourgeois

ISBN : 978-2-36812-525-0



9 782368 125250

23,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Raphaëlle Faguer

Image : © Getty Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

PACHINKO

Titre original : *Pachinko*
Copyright © 2017 by Min Jin Lee
Tous droits réservés.
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Laura Bourgeois

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2021
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-525-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Min Jin Lee

PACHINKO

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laura Bourgeois


CHARLESTON

À Christopher et Sam

LIVRE I

Gohyang

La terre d'origine

1910-1933

« Et, bien que la patrie ne soit qu'un nom, un mot, ce mot-là a tant d'éloquence ! Il a plus de force en vérité que n'en eût jamais la parole d'un magicien ou la réponse de l'esprit évoqué par ses conjurations. »

Charles Dickens

Yeongdo, Busan, Corée

L'HISTOIRE NOUS A FAILLI, mais qu'importe. Au tournant du siècle, leur revenu diminuant, un vieux pêcheur et sa femme décidèrent d'accueillir des pensionnaires au sein de leur foyer. Tous deux étaient nés dans le village de Yeongdo – un îlot de huit kilomètres au large de la ville portuaire de Busan – et ne l'avaient jamais quitté. Au cours de leurs longues années de mariage, la femme donna naissance à trois fils, mais seul l'aîné, qui se trouvait être le plus fragile, survécut. Si Hoonie était né avec un bec-de-lièvre et un pied bot, il était en revanche doté d'épaules larges, d'une carrure solide, d'un teint doré et avait, en grandissant, conservé son tempérament doux et pensif d'enfant. Quand Hoonie dissimulait sa bouche tordue derrière ses mains – un geste devenu machinal à chaque nouvelle rencontre –, il ressemblait à son père, un homme séduisant dont il avait hérité les grands yeux rieurs. Des sourcils noir d'encre se dessinaient élégamment sous son large front dont la peau dorée avait pris une teinte bronze à force de travail en extérieur. Comme ses parents, Hoonie n'était pas volubile, ce qui poussait certains à croire

que, parce que son discours n'était pas vif, quelque chose devait clocher dans son esprit. Ils avaient tort.

En 1910, Hoonie avait vingt-sept ans quand le Japon annexa la Corée. Le pêcheur et sa femme, qui étaient des gens simples, refusaient de se laisser distraire par l'incompétence des aristocrates et des dirigeants corrompus qui avaient abandonné leur patrie aux mains de voleurs. Quand le loyer de leur maison augmenta, le couple libéra la chambre et s'installa dans le vestibule près de la cuisine afin d'accueillir plus de pensionnaires.

La maison en bois qu'ils louaient depuis plus de trente ans n'était pas grande, à peine quarante-cinq mètres carrés. Des parois coulissantes en papier divisaient l'espace en trois pièces étroites et, pour éviter les fuites d'eau, le pêcheur avait remplacé lui-même le toit de paille humide par des tuiles d'argile rougeâtre – au bénéfice du propriétaire qui vivait dans une splendide villa de Busan. La cuisine finit par être reléguée dans le potager, pour faire de la place aux marmites de plus en plus grandes et aux tables d'appoint suspendues à des crochets sur le mur de pierre couvert de mortier.

Comme le voulait son père, Hoonie avait appris à lire et à écrire le coréen et le japonais afin de pouvoir tenir les comptes de la pension, ainsi qu'à calculer de tête, pour ne pas se faire avoir au marché. Une fois cet apprentissage réalisé, ses parents le retirèrent de l'école du village. Adolescent, Hoonie abattait le travail d'un homme de deux fois son âge aux deux jambes valides ; car s'il n'était pas capable de courir, ni même de marcher vite, il était habile de ses mains et pouvait porter de lourdes charges. Hoonie et son père avaient la réputation de n'avoir jamais touché à un godet de vin. Le couple avait élevé leur seul fils survivant, l'estropié du coin, avec pour idée d'en faire un homme intelligent et autonome, car personne ne s'occuperait de lui à leur mort.

Si un homme et sa femme pouvaient partager un seul cœur, ç'aurait été Hoonie. Ils avaient perdu leurs autres fils – la rougeole avait emporté le benjamin, et la

stupidité le cadet, empalé par une corne de taureau. À part pour aller à l'école et au marché, le vieux couple empêchait Hoonie de trop s'éloigner, et en grandissant, le jeune homme continua de rester à la maison pour aider ses parents. Ces derniers ne supportaient pas de le décevoir, mais ils l'aimaient trop pour le pouponner. On disait qu'un fils gâté pouvait causer plus de tort à une famille qu'un fils mort, alors ils se gardaient bien de le choyer.

D'autres n'avaient pas la chance d'avoir des parents si raisonnables, et comme souvent dans les pays pillés par l'ennemi ou ravagés par la nature, les plus faibles – les anciens, les veuves et les orphelins – étaient plus désespérés que jamais sur la péninsule colonisée. On faisait la queue pour un bol d'orge en échange d'une journée de travail.

Au printemps 1911, deux semaines après le vingt-huitième anniversaire d'Hoonie, la marieuse du village rendit visite à la femme du pêcheur.

Cette dernière la conduisit dans la cuisine – il fallait parler à voix basse pour ne pas réveiller les pensionnaires qui dormaient à l'avant de la maison. C'était la fin de la matinée, et les pêcheurs de nuit avaient englouti leur repas chaud, s'étaient lavés, et étaient allés se coucher. La mère d'Hoonie servit à la marieuse une tasse de thé d'orge froid, mais ne s'autorisa elle-même pas de pause dans son ouvrage.

Naturellement, elle avait deviné ce que voulait l'entremetteuse, mais n'avait rien à lui dire. Hoonie n'avait jamais réclamé d'épouse à ses parents. Aucune famille normale n'accepterait de marier sa fille à un homme difforme, car de telles tares se transmettaient à la génération suivante. D'ailleurs, elle n'avait jamais vu son fils adresser la parole à une fille ; la plupart évitaient de croiser son regard, et Hoonie avait suffisamment de bon sens pour ne pas espérer l'impossible – il avait la sagesse du paysan, acceptant sa vie telle qu'elle était, sans prétendre à ce qu'il ne lui était pas permis de désirer.

Avec son drôle de petit visage bouffi et rose, ses yeux noirs intelligents et intransigeants, la marieuse prit garde de n'avoir que des paroles aimables. Elle s'humidifia les lèvres, comme assoiffée. Son regard se posait sur chaque détail de la maison, et la mère en déduisit qu'elle évaluait la taille de la cuisine avec précision.

La marieuse, en revanche, aurait eu bien du mal à lire les pensées de cette femme silencieuse qui travaillait du réveil au coucher. Elle se rendait rarement au marché, parce qu'elle n'avait pas de temps à consacrer aux bavardages ; ainsi c'est Hoonie qu'elle y envoyait. Pendant que la marieuse parlait, la bouche de la mère resta solidement figée, à l'image de la lourde table en pin sur laquelle elle tranchait des radis.

C'est la marieuse qui aborda le sujet délicat en premier. Alors, oui, il y avait ce détail malheureux du pied bot et du bec-de-lièvre, mais Hoonie était à n'en pas douter un bon garçon – instruit et fort comme une paire de bœufs ! Quelle bénédiction d'avoir un si bon fils, disait l'entremetteuse. Elle dénigra ses propres enfants : aucun de ses garçons ne s'intéressait à l'instruction ou au négoce, même s'ils n'étaient pas de mauvais bougres pour autant. Sa fille s'était mariée trop tôt et vivait trop loin. Tous avaient fait de bons mariages, somme toute, mais ils étaient paresseux. Pas comme Hoonie. Après son discours, la marieuse scruta la femme à la peau mate sans déceler sur son visage le moindre signe d'intérêt.

La mère gardait la tête baissée, manipulant son couteau avec dextérité – chaque cube de radis était impeccablement tranché. Quand un haut tas de cubes blancs fut formé sur la planche à découper, elle transféra le tout d'un geste précis dans un saladier. Pourtant, malgré son impassibilité feinte, elle prêtait tant d'attention aux paroles de la marieuse que, en secret, elle craignait de voir ses mains trembler.

Avant de pénétrer dans la maison, la marieuse avait fait le tour du terrain pour évaluer la situation financière du ménage. Les apparences confirmaient la rumeur de leur

stabilité économique. Dans le potager, les radis Chonggak, que les pluies printanières avaient rendus gros et juteux, étaient prêts à être arrachés de la terre brune. Des lieux jaunes et des calamars séchaient aux rayons dentelés du soleil printanier sur un fil à linge. À l'arrière du terrain, trois cochons noirs étaient enfermés dans un enclos propre fait de pierres et de mortier. La marieuse avait compté dix-sept poulets et un coq dans l'arrière-cour. La prospérité de la famille était plus évidente encore à l'intérieur.

Dans la cuisine, des sacs de riz et des bols à soupe s'empilaient sur des étagères de bonne facture, et des tresses d'ail blanc et de piments rouges étaient suspendues au plafond bas. Dans un coin, près de la bassine, un énorme panier débordait de pommes de terre fraîchement récoltées. L'arôme réconfortant de l'orge et du millet en train de bouillir s'échappait d'une marmite à riz noire, et se répandait dans la petite maison.

Satisfaite par la situation confortable de la pension dans un pays qui ne cessait de s'appauvrir, la marieuse était certaine que même Hoonie pouvait prétendre à une épouse en pleine santé, aussi poursuivit-elle.

La jeune fille était originaire de l'autre côté de l'île, derrière les bois denses. Son père, un métayer, était de ceux qui avaient perdu leur travail avec la réquisition des terres par le gouvernement colonial. La malchance avait accablé le veuf de quatre filles et aucun fils, et la famille ne mangeait que grâce à ce qu'il ramassait dans les bois, au poisson qu'il ne pouvait pas vendre, ou à la charité de voisins tout aussi appauvris. L'honnête père avait supplié la marieuse de trouver une famille pour ses filles, puisqu'il valait mieux pour des vierges épouser n'importe qui plutôt que de mendier, à une époque où les hommes et les femmes mouraient de faim, et que la vertu était précieuse. La fille en question était la plus jeune de toutes et la plus facile à marier, car elle était trop jeune pour se plaindre et car c'était elle qu'on nourrissait le moins.

À quinze ans, Yangjin avait la douceur et la tendresse d'un agneau, disait la marieuse.

— Elle n'a pas de dot, bien sûr, et nul doute que le père ne s'attend pas à grand-chose en termes d'offrandes. Peut-être quelques poules pondeuses, de la toile de coton pour les sœurs, six ou sept sacs de millet pour tenir l'hiver.

N'entendant pas de protestations à l'énumération de ces cadeaux, la marieuse s'enhardit :

— Si possible une chèvre. Ou un petit cochon. La famille a si peu de choses, et les épouses ne coûtent presque plus rien à un foyer. Celle-ci n'aurait même pas besoin de bijoux.

D'un mouvement vif de son poignet épais, la mère noya le radis sous une pluie de sel de mer. L'entremetteuse était loin de soupçonner l'intensité de la concentration qu'elle mobilisait derrière son masque de calme. La mère aurait accepté n'importe quel prix pour cette future épouse et se surprenait déjà à imaginer l'avenir. Mais si, dans sa poitrine, l'espoir enflait, son visage restait impassible. Pour autant, la marieuse n'était pas complètement dupe. Sans quitter des yeux le visage bruni et ridé de la logeuse, elle entreprit de ferrer le poisson :

— Ah, je donnerais n'importe quoi pour avoir un petit-fils un jour. Je n'ai qu'une petite-fille, et la gamine pleurniche trop. Je me revois encore en train de prendre mon premier garçon dans mes bras. Comme j'étais heureuse ! Il était aussi blanc qu'un panier de gâteaux du Nouvel An – aussi lisse et moelleux que de la pâte de riz tiède. À croquer.

Ressentant le besoin d'ajouter la plainte à la vantardise, elle ajouta :

— Dire que maintenant c'est un grand dadais.

La mère sourit enfin, car l'image était presque trop tangible pour elle. Quelle vieille femme ne rêverait pas de tenir dans ses bras son petit-fils, alors qu'elle ne s'était jamais autorisé cette pensée inconcevable avant cet instant ? Elle serra les dents pour modérer son enthousiasme, et récupéra le saladier qu'elle secoua pour répartir le sel.

— La petite a un joli visage, la variole n'a pas laissé de marques. Elle a de bonnes manières et elle obéit à son

père et ses sœurs. Et elle n'est pas trop foncée. C'est un tout petit bout de femme, mais elle a de la force dans les bras et les mains. Il faudra la remplumer, vous comprenez bien. Les temps sont durs pour la famille.

La marieuse sourit en regardant le panier de pommes de terre dans un coin, comme pour suggérer qu'ici, la jeune fille pourrait manger à sa faim.

La mère posa le saladier sur le plan de travail et se tourna vers son invitée.

— J'en parlerai à mon mari et à mon fils. Il n'y a pas d'argent pour une chèvre ou un cochon. On peut s'arranger pour la laine de coton et les provisions pour l'hiver. Je vais demander.

Les futurs époux se rencontrèrent le jour de leur mariage, et Yangjin ne prit pas peur devant le visage d'Hoonie. Trois personnes dans son village étaient nées ainsi, et elle avait l'habitude du bétail et des cochons arborant la même distinction. Une fille de son voisinage avait une protubérance rouge et enflée entre son nez et sa lèvre fendue, ce qui lui avait valu le surnom de Fraise, et cela n'avait jamais semblé poser problème. Quand le père de Yangjin lui avait expliqué que son futur mari ressemblerait à Fraise, mais avec un pied bot, elle n'avait pas versé de larmes, et il lui avait dit qu'elle était une brave fille.

Hoonie et Yangjin furent mariés si vite que si la famille n'avait pas distribué au voisinage des gâteaux verts à l'armoise, on les aurait accusés de radinerie. Même les pensionnaires furent surpris au lendemain de la cérémonie de voir apparaître la jeune épouse pour leur servir le repas du matin.

Quand Yangjin tomba enceinte, elle eut peur que l'enfant naisse avec les difformités d'Hoonie. Son premier-né vit le jour avec un bec-de-lièvre, mais deux jambes solides. Hoonie et ses parents n'en furent pas contrariés quand la sage-femme le leur montra.

— Ça change quelque chose pour toi ? lui demanda Hoonie.

Yangjin répondit que non, avec sincérité. Elle n'avait jamais éprouvé autant d'amour que pour son enfant, et quand elle se retrouvait seule avec son nourrisson, elle traçait les lignes irrégulières de sa bouche du bout de l'index, et l'embrassait. Au bout de sept semaines, la fièvre emporta le bébé. Son deuxième-né avait un visage et des jambes parfaites, mais il mourut de la diarrhée avant que l'on puisse célébrer son *baek-il*. Ses sœurs, qui n'avaient toujours pas trouvé de mari, blâmaient son lait peu abondant, et lui conseillèrent de consulter un chaman. Hoonie et ses parents n'approuvaient pas de telles croyances, mais Yangjin s'y rendit sans leur dire quand elle tomba enceinte pour la troisième fois. Pourtant, au milieu de sa grossesse, elle se sentit mal et dut se résigner. Elle perdit son troisième enfant à cause de la variole.

Sa belle-mère alla chez l'herboriste et fit infuser des tisanes guérisseuses dont Yangjin but chaque goutte, présentant ses excuses pour la dépense. Après chaque naissance, Hoonie allait au marché pour acheter à sa femme des algues choisies afin de préparer une soupe qui apaiserait ses entrailles, et après chaque décès, il lui rapportait des gâteaux de riz sucrés, encore chauds, en lui disant :

— Il faut que tu manges. Tu dois prendre des forces.

Trois ans après le mariage, le père d'Hoonie mourut, et sa femme ne lui survécut pas plus de quelques mois. Les beaux-parents de Yangjin ne lui avaient jamais refusé de nourriture ou de vêtements. On ne l'avait jamais battue, on ne lui avait pas même reproché d'avoir échoué à leur donner une descendance.

Enfin, Yangjin donna naissance à son quatrième bébé, sa seule fille. Et Sunja survécut. Quand elle eut trois ans, ses parents purent enfin commencer à dormir sans vérifier constamment si la petite silhouette à côté d'eux respirait encore. Hoonie lui fabriquait des poupées à partir de feuilles de maïs, renonçait à son tabac pour lui acheter des bonbons, et refusait de partager le repas des pensionnaires qui l'y invitaient, préférant dîner en famille. Il aimait son enfant avec la même force que ses parents l'avaient aimé

– à la différence que, contrairement à eux, il ne pouvait rien lui refuser. Sunja était une enfant au physique normal, avec un rire étincelant et facile, mais aux yeux de son père, c'était une beauté. Il s'émerveillait constamment de sa perfection. Peu de pères au monde choyèrent autant leur fille qu'Hoonie, dont la raison de vivre était de la faire sourire.

Un hiver, alors que Sunja avait treize ans, Hoonie succomba à la tuberculose. À son enterrement, Yangjin et sa fille étaient inconsolables. Le lendemain matin, la jeune veuve se leva de sa paillasse et se remit au travail.

2

Novembre 1932

L'HIVER QUI SUIVIT L'INVASION JAPONAISE de la Mandchourie fut rude. Des vents cinglants assaillaient la petite pension, forçant les femmes à rembourrer leurs vêtements de coton entre deux couches de tissu. Cette chose qu'on appelait la Dépression ravageait le monde entier, et les pensionnaires la mentionnaient fréquemment pendant les repas, répétant ce qu'ils avaient entendu dire au marché par des hommes qui savaient lire la presse. Les pauvres Américains avaient tout aussi faim que les pauvres Russes et les pauvres Chinois. Au nom de l'Empereur, même le Japonais moyen se privait. Les plus rusés et les plus robustes survivraient sans doute à cet hiver, mais les récits désolants se multipliaient. Les enfants allaient se coucher pour ne jamais se réveiller, les filles troquaient leur innocence contre un bol de nouilles de blé, les anciens se laissaient mourir en silence pour que les jeunes puissent manger.

Malgré tout, il fallait nourrir les pensionnaires avec des repas consistants, et réparer la maison qui se délabrait au fil du temps. Tous les mois, le propriétaire, impitoyable,

exigeait son loyer. Avec l'expérience, Yangjin avait appris à gérer son budget, à négocier avec ses fournisseurs, et à dire non aux clauses qui ne lui convenaient pas. Elle embaucha deux orphelines et devint ainsi patronne. À trente-sept ans, la veuve qui régissait la pension n'avait plus rien à voir avec l'adolescente va-nu-pieds arrivée devant la porte avec pour tout bagage une parure de sous-vêtements propres emballés dans un carré de tissu.

Yangjin devait prendre soin de Sunja et gagner leur pain ; elles étaient assez chanceuses pour faire tourner leur affaire sans être propriétaires. Le premier du mois, chaque pensionnaire payait vingt-trois yens pour le gîte et le couvert, mais au fil du temps, il devint de plus en plus difficile d'acheter à ce prix des céréales au marché, et du charbon pour le chauffage. Yangjin ne pouvait pas réclamer plus, parce que les pêcheurs n'avaient rien de plus à lui donner, mais elle devait tout de même les nourrir dans les mêmes quantités. Alors elle se servait de l'os du jarret pour préparer des bouillons épais, faisait fermenter les légumes du jardin pour en faire des accompagnements savoureux ; et quand il n'y avait presque plus d'argent à la fin du mois, elle allongeait les repas de millet, d'orge, et des maigres restes du garde-manger. Quand il n'y avait plus de céréales dans le sac, elle préparait des crêpes salées à base de farine de haricot et d'eau. Les pensionnaires lui apportaient le poisson qu'ils ne parvenaient pas à vendre au marché, et s'il y avait un seau de crabes ou de maquereaux, elle les faisait fermenter avec des épices pour compléter les jours plus maigres qui ne manquaient pas d'arriver.

Depuis deux saisons, six pensionnaires se relayaient pour dormir dans une seule chambre : les trois frères Chung du Jeolla pêchaient la nuit et dormaient le jour, tandis que deux jeunes hommes de Daegu et un veuf de Busan travaillaient de jour au marché aux poissons et allaient se coucher tôt le soir. Dans la petite pièce, les hommes dormaient l'un à côté de l'autre, mais personne ne s'en plaignait, car la pension était bien plus confortable

que leurs foyers d'origine. La literie était propre et les plats nourrissants. Les bonnes lavaient correctement leur linge, et la logeuse rafistolait leurs vêtements de travail usés jusqu'à la corde à l'aide de chutes qui les faisaient tenir une saison de plus. Aucun de ces hommes n'avait les moyens d'entretenir une femme, alors, pour eux, cette situation n'était pas mauvaise. Bien sûr, une femme pouvait apporter le réconfort physique à un travailleur, mais le mariage engendrait des enfants qui avaient ensuite besoin d'être nourris, vêtus, hébergés ; sans compter que, dans la pauvreté, une épouse était susceptible de se plaindre et de pleurer, et ces hommes connaissaient leurs limites.

La hausse des prix qui accompagnait la perte de revenu était alarmante, mais les pensionnaires s'acquittaient presque toujours de leur loyer à temps. L'homme qui travaillait au marché payait occasionnellement en nature avec ce qu'il récupérait des invendus, et Yangjin acceptait parfois une jarre d'huile de cuisson à la place de quelques yens quand l'échéance arrivait. Sa belle-mère lui avait appris qu'il fallait faire preuve de tolérance envers les pensionnaires : sa pension n'était pas la seule où ils pouvaient être hébergés et « les hommes ont des opportunités que les femmes n'ont pas », lui avait-elle enseigné. À la fin de chaque saison, s'il restait quelques pièces, Yangjin les déposait dans une cruche en faïence qu'elle cachait derrière un panneau dans le placard, à l'endroit où son mari conservait les deux bagues en or qui avaient appartenu à sa mère.

Pendant les repas, Yangjin et sa fille servait les portions en silence pendant que les pensionnaires discutaient effrontément de politique. Les frères Chung, pourtant analphabètes, suivaient les nouvelles avec attention au port, et aimaient analyser le destin du pays à table.

On était au cœur de novembre, et la pêche avait été meilleure que prévue ce mois-ci. Les frères Chung venaient de se réveiller, et les travailleurs de jour n'allaient pas tarder à rentrer dormir. Les pêcheurs partiraient en mer après leur

repas. Reposés et fougueux, les frères étaient convaincus que le Japon ne parviendrait pas à conquérir la Chine.

— Bien sûr que ces salopards en grignoteront un bout, mais la Chine ne se laissera pas bouffer en entier. Impossible ! s'exclama le cadet.

— Ces nains ne peuvent pas soumettre un empire si grand. La Chine est notre sœur aînée ! Le Japon n'est que de la mauvaise graine, s'écria Fatso, le benjamin, en reposant brutalement sa tasse de thé chaud. La Chine va faire la fête à ces salauds ! Attendez de voir, un peu !

Entre les murs miteux de la pension, bien à l'abri de la police coloniale qui ne perdait pas son temps avec les pêcheurs aux idées grandiloquentes, les pauvres hommes se moquaient du puissant colon. Le cœur battant pour la résistance d'une autre nation, ils vantaient la force de la Chine puisque leurs propres dirigeants avaient manqué à leurs devoirs. La Corée était colonisée depuis vingt-deux ans déjà. Les deux plus jeunes des frères Chung n'avaient jamais vécu dans une Corée libre.

— *Ajumoni*, appela Fatso cordialement. *Ajumoni*.

— Oui ?

Yangjin savait qu'il allait encore réclamer à manger. C'était un jeune homme chétif qui engloutissait plus que ses deux frères réunis.

— Un autre bol de votre délicieuse soupe ?

— Oui, oui, bien sûr.

Yangjin alla le chercher dans la cuisine. Fatso l'avalait goulûment, puis les hommes s'en allèrent travailler.

Les travailleurs du jour rentrèrent peu de temps après, se lavèrent, et soupèrent rapidement. Puis, après avoir fumé leur pipe, ils partirent se coucher. Les femmes débarrassèrent la table et mangèrent leur dîner en silence, pour ne pas réveiller les hommes. Alors que les servantes et Sunja rangeaient la cuisine et nettoyaient les bassines, Yangjin vérifia le charbon avant de se préparer à aller se coucher. La conversation des frères au sujet de la Chine lui trottait encore en tête. Hoonie avait l'habitude d'écouter avec attention toutes les nouvelles qu'apportaient les

hommes, il hochait la tête, soufflait résolument, puis se levait pour s'occuper des corvées.

« Qu'importe, disait-il. Qu'importe. » Que la Chine capitule ou prenne sa revanche, il fallait bien arracher les mauvaises herbes du potager, corder les sandales qui devaient être tressées si on voulait des chaussures, et tenir à distance les voleurs qui essayaient fréquemment de chaperder leurs rares poulets.

Le givre avait figé l'ourlet humide de son manteau, mais Baek Isak avait enfin trouvé la pension. Le long voyage depuis Pyongyang l'avait épuisé. Contrairement aux neiges du Nord, le froid de Busan était trompeur. Si, dans le Sud, l'hiver semblait plus doux, le vent glacial venant de la mer s'infiltrait dans ses poumons et le gelait jusqu'à la moelle. En quittant les siens, Isak s'était senti assez de forces pour le trajet en train, mais à présent, il avait besoin de repos. Depuis la gare de Busan, il avait trouvé son chemin jusqu'au petit ferry qui l'avait amené jusqu'à l'île de Yeongdo. À la descente du bateau, le charbonnier du coin l'avait conduit jusqu'à la porte de la pension. Isak inspira un bon coup et toqua, prêt à défaillir, mais avec la certitude qu'après une bonne nuit de sommeil il irait bien mieux.

Yangjin venait de s'installer sur son matelas fin déroulé au sol et recouvert d'un petit édredon en coton quand la plus jeune servante tapota la porte de la petite pièce aveugle dans laquelle toutes les femmes dormaient ensemble.

— *Ajumoni*, il y a un homme dehors. Il veut parler au maître de la maison. Il dit que son frère est déjà venu il y a des années. L'homme veut rester dormir ce soir, déblatéra la servante à bout de souffle.

Yangjin était perplexe. Qui pouvait bien demander à voir Hoonie ? Le mois prochain marquerait les trois ans de sa mort.

Sur le sol chauffé par l'ondol, sa fille Sunja dormait déjà, ronflant légèrement. Ses cheveux ondulés par les tresses qu'elle portait le jour s'étaient étalés sur l'oreiller comme un rectangle de soie noire et brillante. À côté d'elle, il restait